

LE TROUPEAU DE PIERRE⁴⁵

Les églises romanes de Haute Auvergne (XIe - XIIIe siècles) se caractérisent, entre autres, par la présence fréquente sur les chapiteaux de la nef ou sur les modillons qui ornent les corniches, de sculptures archaïques dont l'interprétation reste, encore aujourd'hui, sujette à débat entre les spécialistes. Des figures profanes parfois très déconcertantes (tonneaux, rouleaux, scènes érotiques, grotesques, êtres hybrides, monstres etc.) y côtoient des motifs de l'Antiquité païenne (notamment dioscures, sirènes, centaures) ou des représentations très libres de scènes de l'Ancien Testament comme l'aventure de Jonas et la baleine ou celle de Samson et du lion de Timna. Par ailleurs, à côté des animaux habituels du bestiaire fantastique (griffons, hippogriffes, basilics etc.), une certaine place est faite à la représentation d'animaux domestiques (chèvres, chiens, chevaux et même lapins...) avec une prédilection particulière pour les bovins qui se comptent par dizaines sur les chevets romans du Cantal et des départements limitrophes.



Barriac : église Saint Martin : modillon (XIIe-XIIIe)

S'étant penché sur la question, les érudits locaux ont d'abord soutenu la thèse selon laquelle les bovins en question seraient ceux des prairies environnantes et qu'ils se bornaient à exprimer dans un pays traditionnellement voué à l'élevage, la dimension proprement locale d'un art d'inspiration essentiellement populaire. D'autres ont voulu y voir l'image du bœuf de la nativité sans jamais expliquer pourquoi l'âne, son indispensable compagnon brillait par son absence, soit le taureau de Saint Luc en oubliant des autres évangélistes... De fait, ces interprétations ne résistent pas à un examen sérieux et ce

pour plusieurs raisons. D'abord rien dans la sculpture romane n'est représenté *gratuitement* dans le seul et unique but de reproduire le décor de la réalité quotidienne. La plupart des figures ou des motifs employés, en particulier sur les édifices religieux médiévaux, revêtent une valeur symbolique qui dépasse leur signification usuelle pour aller, selon la formule

⁴⁵ Extrait d'un article paru initialement dans le Bulletin de la Société d'Histoire de la médecine vétérinaire (2008)

consacrée, du connu vers l'inconnu⁴⁶. Par ailleurs nombre de ces images s'intègrent dans un programme iconographique précis et doivent donc être impérativement lues en relation avec les images voisines qui concourent généralement à la définition d'un seul et même message, quelque cryptique qu'il soit. Jugée à cette aune, l'interprétation *anecdotique* du bœuf apparaît un peu courte et pour tout dire un peu ridicule si l'on songe à la scène de *l'imagier roman* taillant sa pierre en regardant le spectacle de la nature environnante, à l'instar d'un quelconque peintre du dimanche maniant ses brosses et ses pinceaux pour rendre tout le pittoresque d'une scène champêtre !

En fait, selon les recherches les plus récentes et avec toute la prudence qui s'impose en ces matières, la clé de ces images bovines se trouverait plutôt du côté d'anciennes croyances païennes, fondées elles-mêmes sur l'observation des astres telle qu'elle s'est traduite dans le zodiaque. Dans ce dernier, les signes du taureau et du bélier correspondent en effet à la période printanière c'est-à-dire au renouveau de la nature et par extension à la renaissance de tous les êtres vivants grâce à l'action du soleil régénérateur. Si l'on tient compte du phénomène de la précession des équinoxes⁴⁷, c'est en fait le taureau - et non le bélier - qui correspondait exactement il y a trois mille ans à l'équinoxe de printemps, symbole immémorial de la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres et donc du passage de la mort à la vie, c'est - à - dire la résurrection. Des esprits forts trouveront sans doute un peu excessif de remonter le temps jusqu'à trois millénaires pour justifier la présence sur de modestes corniches romanes du Cantal de quelques animaux à l'allure vaguement bovine dont, une fois encore, l'existence pourrait si facilement s'expliquer par un simple regard sur les prairies environnantes ! C'est oublier le long passé symbolique du taureau qui remonte à l'aube de l'humanité pour se prolonger jusqu'au cœur du Moyen Age et d'une certaine façon jusqu'à nos jours. Déjà, à la fin du paléolithique et au néolithique, les peintures pariétales de Lascaux



Ally : église Saint Vincent : modillon (XIIe - XIIIe)

⁴⁶ Dans une lettre adressée à l'auteur le 13 Janvier 2009, Caroline Walker-Bynum, professeur à l'Université Columbia et à Princeton ainsi qu'ex-présidente de la Société américaine d'Etudes médiévales reconnaît qu'il n'y a pas d'images simplement « décoratives » ou « marginales » dans l'art religieux médiéval mais que chaque image sculptée joue un rôle dans le message que le maître d'œuvre et son exécutant entendaient délivrer aux fidèles qui contemplaient ces sculptures (« ...I have for a long time been troubled by arguments about medieval images as purely decorative. and also by theories which make them marginal per se. But now I think that "marginal" is not a medieval category! ») On ne saurait être plus clair....

⁴⁷Le zodiaque a été divisé au Vème siècle avant Jésus-Christ en douze parties égales (une pour chaque mois de l'année) portant le nom de la constellation concernée ; le bélier, premier signe du zodiaque est le secteur où le soleil rentre à l'équinoxe de printemps (21 mars) qui était la période de la nouvelle année dans les calendriers antiques ; il est suivi du Taureau et de Gémeaux. Le phénomène de la précession des équinoxes, dû à un léger changement dans la direction de l'axe de rotation de la terre, fait qu'au fil des millénaires l'aspect du ciel à un moment donné, par exemple à l'équinoxe de printemps (point vernal) n'est plus le même.

ou d'Altamira montrent des bovidés vénérés pour leur force combative et leur puissance fécondante. Par la suite, le taureau ou la vache joueront un grand rôle dans la plupart des mythologies comme emblèmes du soleil réparateur et régénérateur. Ainsi les Romains et les Gallo-Romains donneront au taureau une place particulière dans deux cultes d'inspiration orientale qui domineront largement, aux côtés du christianisme naissant, la scène religieuse de la fin de l'Empire. Il s'agit du culte de Mithra et du culte de Cybèle dont les deux festivités principales correspondaient respectivement au solstice d'hiver (renaissance du soleil ou *sol invictus* pour Mithra) et à l'équinoxe de printemps (renaissance de la végétation pour Cybèle) soit, en termes chrétiens, à Noël et à Pâques.

Dans le culte de Mithra importé d'Asie mineure par les légions romaines où il était très populaire, un taureau était sacrifié chaque 25 décembre rappelant l'exploit originel de Mithra, le dieu sauveur qui, sur ordre du Soleil, avait dompté puis égorgé le taureau primitif dont le sang répandu sur la terre était à l'origine du monde créé. Témoins de ce combat mémorable, les initiés étaient invités à le poursuivre dans leur vie publique et privée avec comme récompense la perspective d'un accès à la lumière éternelle.



Fragment d'un autel
taurobolique (Musée de
Périgueux)

Quant à la principale cérémonie en l'honneur de la déesse Cybèle – appelée aussi la « Grande Mère » - et d'Atys son jeune compagnon mystique, connue sous le nom de *taurobole* (ou *de criobole* lorsque la victime sacrificielle était un bélier), elle consistait à immoler un taureau au-dessus d'une fosse recouverte d'un plancher à claire voie où avait pris place un prêtre ou un fidèle lesquels se trouvaient ainsi arrosés par le sang fumant de la bête immolée. La signification réelle du culte de Cybèle avec ses rites spectaculaires très répandus dans le monde romain et gallo-romain⁴⁸ jusqu'au Ve siècle, le fait qu'il ait été longtemps en concurrence directe avec le christianisme qui cherchait à s'imposer comme la religion officielle dominante ainsi que la question de leurs influences réciproques, ont suscité bien des controverses et agité le monde académique tout au long du siècle dernier.

Aujourd'hui on s'accorde à considérer que si, à l'origine, le culte de Cybèle était plus proche d'une pratique magique destinée avant tout à accroître la force virile de ses adeptes, il évoluera par la suite vers la recherche d'une forme de régénération et, en quelque sorte, de rachat qui n'est pas sans rapport avec la préoccupation centrale du christianisme. En effet, par la grâce de ce « baptême du sang », l'adepte de la

⁴⁸ On ne compte pas moins de 70 autels tauroboliques sur le territoire de l'ancienne Gaule.

religion métroaque⁴⁹ se trouvait purifié des souillures de son existence passée, régénéré et promis à une nouvelle vie dans ce monde et dans l'Autre⁵⁰.

Il y a donc bien des points communs entre les cultes dits orientaux – et en particulier celui de Cybèle – répandus dans tout l'Empire romain à son déclin et certaines caractéristiques du culte chrétien, notamment en ce qui concerne le cycle annuel des principales fêtes religieuses. Ces similitudes, longtemps niées et aujourd'hui admises trouvent leur origine dans un fond de croyances communes remontant à l'aube des temps où les premiers émois religieux et les premières croyances en un mystérieux *Au-delà* prenaient appui sur l'observation du ciel et la succession immuable des saisons... Etant bien entendu que la religion chrétienne allait apporter à ces spéculations, un élément nouveau et révolutionnaire avec la révélation et le message évangélique... Toutefois cette différence de taille n'empêche pas de se demander si,



Haute-fage : pierre anciennement déposée à l'entrée de l'église

d'une façon ou d'une autre, le décor des premiers monuments chrétiens et notamment ceux du Haut Moyen - Age n'a pas été influencé par l'évocation discrète d'anciennes pratiques païennes autochtones ou importées. Il s'agit là de questions très délicates, âprement discutées entre spécialistes dont il n'est pas le lieu ici de débattre en détail.

On se contentera de verser au dossier une contribution de la Xaintrie

limousine sous la forme d'une curieuse sculpture « bovine », longtemps visible près du porche monumental de l'église d'Haute-fage (Corrèze) et, aujourd'hui, rapatriée à l'intérieur de cette dernière où elle sert de piédestal à un Christ saint sulpicien de la plus belle facture⁵¹... Ce réemploi récent d'une pierre vénérable dont le mystère n'a jamais été vraiment percé - si tant est que l'on est tenté de le faire - illustre parfaitement une recette archi - séculaire de l'Eglise, toujours soucieuse de faire intelligemment *la part des choses* en recyclant les parties récupérables des anciens cultes païens et, si nécessaire, leur traduction en images au sein du corpus des croyances chrétiennes.

Ainsi les qualités mâles et génésiques du taureau en faisant naturellement le chef du troupeau et le garant de son destin, il n'y avait qu'un pas pour le comparer à la figure du Christ,

⁴⁹ Autre nom du culte de Cybèle.

⁵⁰ Voir R Duthoit « *The taurobolium: its evolution and terminology* » Leyde Brill (1969).

⁵¹ On peut distinguer clairement malgré l'usure de la pierre la tête et les bras écartés d'un homme placé sous le corps d'un bovin (et non d'un agneau comme le voudrait la tradition au mépris de l'évidence des formes !). Le même motif ou un motif approchant peut se voir dans l'église de Thérondels et sur le porche de la chapelle de Mestes près d'Ussel.

guide suprême, principe et source de toute vie, pas franchi allégrement par Tertullien lorsqu'il s'interroge doctement : « ... Je vous le demande : pourquoi donc cet animal puissant, ce taureau mystérieux, ne serait-il pas Jésus Christ ce juge terrible pour les uns et ce rédempteur plein de mansuétude pour les autres ?⁵² »

Par la suite, Raban Maur, Brunon d'Asti, Yves de Chartres et beaucoup d'autres théologiens médiévaux apporteront une réponse résolument positive à la question de Tertullien et regarderont tous le taureau comme l'emblème du rédempteur qui versa son sang pour le salut de l'humanité. Ainsi, par cette assimilation hardie, le taureau, d'abord rejeté comme impur par les premiers évêques, sera réhabilité et prendra toute sa place parmi les symboles christiques sur les corniches de nos églises romanes et, plus récemment, de manière totalement inédite (et, on peut supposer, sans réelle préméditation), dans le chœur même de l'église d'Hauteffage en Xaintrie !

Jacques Keller-Noëllet



Eglise d'Hauteffage : Le Christ, le taureau et l'homme



⁵² Tertullien « Contre Marcion » livre III traduit par E-A de Genoude 1852.